

**Colloque « Utopies culturelles  
contemporaines »**

**(Université de Nîmes, 16-17 juin 2016)**

**RESUMES DES COMMUNICATIONS**

## La ville numérique : entre projets et utopies urbaines ?

AUGUSTIN Jean-Pierre, géographe, professeur émérite à l'Université Bordeaux-Montaigne, UMR ADESS, Jean-Pierre.Augustin@msha.fr

ORIO Lucien, économiste, professeur de classe prépa. Lycée Montaigne à Bordeaux, MSHA, orio.lucien@wanadoo.fr

Dans la perspective idéal-typique au sens de Max Weber, on peut évoquer l'émergence d'une ville numérique qui succéderait à la ville automobile. Cette dernière, liée à la ville machine, a fait éclater le cadre urbain traditionnel avec son « dedans » et son « dehors » pour lui substituer celui de l'agglomération, de la métropole ou de la mégapole pour les entités plus vastes, l'automobile n'étant pas seulement un bien de consommation symbolique pour les ménages, mais un bien d'investissement qui auto-produit des services et reconfigure les formes urbaines. La ville numérique qui pourrait lui succéder est un projet plus qu'une réalisation effective depuis que les nouvelles technologies de l'information et de la communication ont fait leur apparition.

A un premier niveau, cette ville numérique apparaît comme un ensemble de greffes technologiques sur de l'ancien, de reconversion de sites ou de friches urbaines, souvent industriels, qui peuvent être recyclés par des projets numériques, des musées, des éco-cités etc. On peut l'appeler projet de numérisation des villes et évoquer la « cité par projets » (Boltinski et Chiapello, 1999) qui peut être une des figures de la ville numérique achevée, mais le vocabulaire utilisé pour désigner ces projets est très variable : Ville numérique (au sens de numérisation des activités), *Smart City*, Ville intelligente, Cybercités, Ville 2.0, *Gig@city*... Les potentialités des TIC visent à rendre les territoires attractifs pour les entreprises et les populations que l'on essaie d'attirer, à diminuer la pollution, l'encombrement, les déplacements automobiles, mais aussi à promouvoir de nouvelles formes de citoyenneté et de participation via les réseaux sociaux comme l'accès directs aux services publics (impôts, état civil, gestion des comptes bancaires...), les transports et la circulation (géolocalisation, information en temps réel, location par *smartphones*..), l'e-commerce, les *smart energy* (exemple les futurs compteurs électriques intelligents), la télémédecine (du diagnostic aux opérations délocalisées...), le télé-enseignement, le télétravail, les locations, réservations, par portails virtuels des musées, sites touristiques, restaurants...

Le deuxième niveau, plus idéal typique, est celui des utopies urbaines. La numérisation implique la prise en compte des contraintes liées au legs du passé, aux configurations concrètes de la géographie et de l'habitat existant ; elle vise à diminuer les coûts et à améliorer l'efficacité urbaine. La ville numérique est donc une utopie que l'on peut concevoir comme la construction d'espaces urbains à partir d'une page blanche, comme l'on construirait une nouvelle cité idéale virtuelle dont le numérique serait la base.

La ville numérique ou numérisée entraîne alors une redéfinition de l'espace. Alors que la ville-automobile s'est contentée d'agrandir l'espace en spécialisant les zones, la ville numérique le dilate et favorise son ubiquité comme l'indique Milad Doueïhi (2011) : « *On est en train de muter de la terre habitée vers une spatialité élargie, hybride et en mouvement (...). Le numérique modifie de manière inédite la notion même de terrain* ». L'utilisateur du numérique est certes localisé mais pas nécessairement localisable. Si l'on prend l'exemple du consommateur, dans la ville automobile ses achats sont principalement adressés à des entreprises ou des commerces situés sur le territoire urbain, mais le développement de l'e-commerce n'a pas de territoire, on peut acheter dans le monde entier, et la solidarité organique, au sens durkheimien, qui existait entre les acteurs de l'ancienne ville industrielle et de la ville automobile, se dissout dans de nouvelles configurations que les recherches urbaines doivent prendre en compte (Augustin, Dumas, 2015)

Mots clés : ville, utopie, projet, espace, numérisation

## **Géographie et Utopie : petit essai de spatialisation prométhéenne**

BAILLY Guillaume, Maître de conférences en aménagement de l'espace et urbanisme, Université du Maine, Laboratoire ESO, UMR6590, Avenue Olivier Messiaen - 72000 Le Mans, France.

CELNIK Julie, doctorante en géographie, Centre d'études sur la mondialisation, les conflits, les territoires et les vulnérabilités (CEMOTEV), université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Bd Vauban 78047 Guyancourt Cedex.

Leriche Frédéric, professeur des universités en géographie, Centre d'études sur la mondialisation, les conflits, les territoires et les vulnérabilités (CEMOTEV), université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Bd Vauban 78047 Guyancourt Cedex.

Nous proposons d'interroger le concept d'utopie urbaine à l'aide d'une grille de lecture évolutionniste et diachronique s'appuyant sur trois axes d'analyse. Notre objectif est de défricher le champ de l'utopie en identifiant les points de convergence et de tensions entre approche humaniste (Revest, 2013), technologique (Parizeau, 2010) et naturaliste (Symons, 2004) selon une démarche systémique (Morin et Weinmann, 1994, Morin et Lemoigne, 1999). Nous posons pour principe que le système territorial est ouvert et multiscalaire. Ce dernier subit des bifurcations issues des logiques d'acteurs au gré des courants de pensée dominants pouvant tant être appréhendés sous l'angle de la géographie politique (Rosière, 2003, 2007), de la géographie de la démocratie, (Bussi 2007) et de la géopolitique (Subra, 2012). Les points de bifurcation du système sont autant de haut-lieux de tension ou de coopération qui marquent les transitions d'un état vers un autre. Ces derniers bornent dans le temps un territoire en y fixant l'empreinte d'une histoire, d'une culture (Claval, Staszack, 2008). Il ne s'agit pas ici de procéder à un état de l'art exhaustif de la somme des utopies qui prendrait uniquement pour cadre une échelle étatique, régionale ou micro-locale. Afin d'illustrer notre grille de lecture, nous reviendrons sur des instants et des lieux choisis à différentes échelles. Ces aires d'expérimentation issues de notre découpage rendent compte des transpositions idéelles vers le matériel, de leur origine prométhéenne (Testot, 2011) à leur conception. Au final, nous discuterons de la portée de ces courants, de leur récurrence ou permanence dans une perspective de soutenabilité et de quête de sens.

Mots clés : utopie, courants de pensée, convergence, divergence, spatialisation

## **Contrôler les vents et en disposer à souhait : une utopie trans-humaniste construite par des savoirs scientifiques et des discours médiatiques**

BARNIAUDY Clément, PRAG/Doctorant Géographie, Laboratoire ART DEV UMR 5281  
clement.barniaudy@univ-perp.fr

Notre propos porte sur la manière dont les vents, par nature invisibles et insaisissables, sont aujourd'hui de plus en plus appréhendés par tout un ensemble d'outils numériques et de technologiques visant à les prévoir et à les modéliser de manière à ne laisser aucune place à l'aléatoire. Cette volonté de contrôle total sur les phénomènes éoliens semble correspondre à ce qui apparaît dans la littérature scientifique comme une utopie trans-humaniste (plus que post humaniste) où l'hybridation des êtres vivants par des artefacts technologiques permettrait d'accéder à une réalité augmentée. L'utopie météorologique se traduit notamment par des pratiques (urbanisme, agriculture, loisirs...) où les sociétés entendent exercer leur pouvoir sur l'espace en se détachant ou en délimitant nettement les contraintes imposées par les phénomènes éoliens. Cette prétention au contrôle des phénomènes éoliens se double d'une volonté d'en disposer à souhait pour produire de l'énergie ou faire l'expérience de sensations fortes. Le but de notre propos est de montrer comment cette relation utopique au temps qu'il fait et donc au vent est en grande partie construite par des savoirs scientifiques auxquels les sciences humaines et la géographie participent largement. L'intrusion d'un paradigme de simulation/modélisation des vents dans la géographie contemporaine des vents conduit en effet à renforcer cette volonté de saisir le vent et d'en circonscrire les effets tout en le transformant en un gisement d'énergie. Ces discours et savoirs scientifiques sont largement relayés par des discours médiatiques et des applications grand public qui conduisent à une mise à distance et une mise en scène des phénomènes éoliens. Mais cette utopie trans-humaniste au « temps qu'il fait » est loin de faire l'unanimité au sein de la communauté scientifique. On peut notamment repérer au sein des épistémologies contemporaines une contre-utopie post-humaniste du « vivre ensemble » qui est un « vivre avec » les forces non humaines du milieu et donc les vents. Ce rapport utopique aux phénomènes éoliens n'entend pas contrôler les vents ou en disposer à souhait mais plutôt entrer en contact avec eux, les comprendre à l'aide d'une approche phénoménologique qui emprunte à la fois à l'expérience sensible et à l'imaginaire symbolique, afin de composer avec les vents de la manière la plus harmonieuse possible. En lien avec cette utopie écologique qui inscrit les êtres humains dans leur milieu se construisent des territoires de l'utopie qui se matérialisent notamment dans des habitats à l'architecture dit bioclimatique qu'il convient d'analyser.

Mots- clefs : Utopie trans-humaniste, vents, géographie, modélisation, utopie post-humaniste

## **Le « parc naturel » comme utopie culturelle contemporaine. Genèse, variations et mutations d'une forme utopique entre antimodernité et modernité durable (19<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> s.)**

BASSET Karine, Histoire et anthropologie du contemporain, maître de conférence à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, Université Grenoble-Alpes, chercheuse au LARHRA UMR 5190, basset.karine@gmail.com

Les espaces naturels protégés (parcs nationaux, parcs régionaux, réserves) sont à proprement parler des espaces que l'on soustrait aux règles sociales, économiques, administratives du territoire englobant, afin de les protéger de l'évolution générale de ce territoire et ménager, donc, la possibilité d'un autre devenir. En ce sens, l'invention des territoires-parcs relève bien d'une pensée utopique. L'historiographie récente signale par ailleurs, dans la pluralité des courants de pensée et des motivations qui ont conduit en France à l'invention institutionnelle des parcs naturels nationaux et régionaux, un courant qualifié « d'utopiste », dans le sens où la pensée de ces précurseurs devait nécessairement se heurter à la « trahison des faits » et aux « nécessités du réel ». La mémoire fragmentée des parcs nationaux porte ainsi le poids d'une « utopie escamotée » (Larrère, 2009) qui marquerait la genèse de ces institutions. Après près d'un demi-siècle d'existence, celles-ci se présentent cependant encore volontiers comme des lieux « autres », des espaces d'expérimentation, voire des utopies en actes, ainsi que le proclame le slogan paradoxalement unificateur des Parcs naturels régionaux français : « Une autre vie s'invente *ici* ».

Au rebours d'un usage faible du concept d'utopie qui conduirait simplement à distinguer *ce qui a eu lieu* de *ce qui n'a pas eu lieu*, et à légitimer *a posteriori* l'advenu, il est possible, dans une démarche d'anthropologie historique, de prendre au sérieux à la fois le concept et les intentions des acteurs en cherchant à identifier, dans l'idée même de « parc naturel » et dans la déclinaison de ses formes concrètes, les éléments caractéristiques de l'utopie relevés par les études littéraires et sociologiques. On retiendra parmi eux les trois dimensions soulignées par F. Choay (2006): critique du présent, contre-proposition et croyance dans la fonction sociale du bâti et de l'organisation spatiale.

Au fil d'un parcours chronologique on cherchera à caractériser les mutations de l'élan utopique contenu dans l'objet « parc naturel », à travers certaines innovations conceptuelles, des manières d'imaginer l'espace et de transformer les lieux, mais aussi des trajectoires individuelles. Plusieurs phases peuvent ainsi être distinguées :

- une phase de genèse, où le « parc naturel » apparaît comme une figure de la littérature utopique, depuis le sanctuaire de *Millenium Hall* imaginé par Sarah Scott en 1762 (Thomas, 1985) ; jusqu'au « parc national du silence » souhaité par Georges Duhamel dans son uchronie *Scènes de la vie future* (1930), en passant par le « parc national d'Armorique » antithèse de la ville industrielle, anticipé par Albert Robida dans sa dystopie *Le Vingtième siècle : la vie électrique* (1890).

- une phase de mises en acte, durant les dites « Trente Glorieuses » où l'élan utopique s'exprime notamment à travers la notion de « parc culturel » et où il s'agit bien de « changer la vie, changer la société par la production d'un espace approprié », selon les vœux du sociologue Henri Lefebvre, présent lors des Journées fondatrices des parcs régionaux français.

- une phase que l'on pourrait qualifier « d'utopie gestionnaire » où prédominent le caractère programmatique et la valeur exemplaire associés à une gestion des espaces protégés placée sous le signe du « développement durable », cette matrice discursive où se renouvellent les anciens thèmes utopiques (Harlow, Golub, Allenby, 2013).

Ainsi le « parc naturel », objet culturel de longue durée, nous permet-il d'explorer quelques-unes des dimensions et des modalités de renouvellement de la pensée utopique associée à la modernité industrielle puis « post-industrielle ». Les réflexions très actuelles sur les possibilités de dépassement des oppositions hommes-nature au sein de « parcs naturels urbains » (Hesse et Salomon Cavin, 2015) confirment la pertinence sans cesse renouvelée du parc dit « naturel » comme forme utopique contemporaine.

### **Références citées :**

Choay F., « L'utopie et le statut anthropologique de l'espace édifié », in *Anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006, p. 346-373.

Harlow J., Golub A., Allenby B., A Review of Utopian Themes in Sustainable Development Discourse”, *Sustainable Development*, 21, 2013, p. 270-280.

Hess G. et Salomon Cavin J., « Le Parc naturel urbain en Suisse : une utopie ? Approche philosophique pour dépasser l’opposition ville/nature », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l’environnement* [En ligne], Volume 15 Numéro 1 | mai 2015, mis en ligne le 12 mai 2015, consulté le 29 mai 2015. URL : <http://vertigo.revues.org/15874> ; DOI : 10.4000/vertigo.15874

Larrère R., Lizet B., Berlan-Darqué M., *Histoire des parcs nationaux. Comment prendre soin de la nature ?*, Paris, Quae, 2009.

Thomas K., *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l’époque moderne (1500-1800)*, Paris, Gallimard, 1985.

Mots clés : parcs naturels, anti-modernité, utopie, anthropologie historique, développement durable

## **La ville chinoise contemporaine, utopie ou dystopie ?**

BERNIÉ-BOISSARD Catherine, Géographie, ART-DEV, UMR 5281,  
CNRS/UPVM/CIRAD, catherine.bernie@gmail.com

### *Paradoxe et contradictions*

Au miroir des presque 70 ans de la République populaire de Chine, proclamée en 1949, la ville apparaît tantôt comme un paradoxe tantôt comme une contradiction assumée.

Paradoxe, car la prise de Pékin par l'armée populaire de Mao-Tsé-Toung est le résultat d'une mobilisation des campagnes.

Contradiction assumée, d'autre part, parce qu'à l'issue de la Longue Marche entre 1933 et 1935 et de la défaite du camp nationaliste, c'est à Pékin, au cœur de l'ancienne capitale impériale, que Mao proclame la naissance de la République populaire (« La ville dirige la campagne »).

A la fin des années 1950, cependant, l'utopie de la ville idéale repose sur « des cités rurales et des villages urbains », la grande ville devant se dissoudre dans son hinterland rural.

### *Naturalisation et puissance*

Si la révolution chinoise en 1949 s'est faite sur le mot d'ordre : « Encercler les villes par les campagnes », la Chine est devenue aujourd'hui, selon l'expression de ses dirigeants, le pays du « triomphe de la ville ». Depuis le début des réformes économiques des années 1980, son taux d'urbanisation est passé de 18 à 53 %, avec la migration vers les villes de 500 millions de ruraux. Ce rythme effréné est en partie dû à un effet de rattrapage, après les utopies rurales du maoïsme.

### *Utopie ou dystopie ?*

Ce "triomphe de la ville" a un double visage : insertion dans les circuits de la mondialisation et modernisation du pays d'une part, émergence de problèmes inconnus jusque-là, d'autre part, tels que l'explosion des prix du logement, la pollution de l'air et de l'eau, l'intégration des ruraux ... En 2015, la Conférence centrale sur le travail urbain publie les orientations futures, donnant la priorité à la fois aux petites villes pour diffuser le développement et à une polarisation métropolitaine à l'échelle des métropoles. Il s'agit de « rendre la ville habitable »

...

L'utopie urbaine des années 1990 s'est-elle transformée en dystopie ?

Mots clés : utopie – dystopie – ville - Chine

## Le slam : paratopie et utopie rhétorique

CABOT Jérôme, MCF en littérature française, CUFR Jean-François Champollion Albi / labo LLA Créatis, Toulouse-II, jerome.cabot@univ-jfc.fr

Cette communication s'attachera à examiner en quoi la scène ouverte de slam constitue, par ses enjeux à la fois artistiques, sociaux et politiques, une forme d'utopie culturelle contemporaine, selon une approche nourrie à la fois par l'analyse de discours et la rhétorique, et par plus de 10 ans de pratique, en tant que slameur, programmateur, animateur de scènes ouvertes et d'ateliers.

Le slam désigne une pratique sociale de la littérature orale caractérisée par quelques critères minimaux : l'accès est gratuit, et la scène est ouverte, chacun peut venir y dire un texte ; l'expression y est libre, sans contrainte quant au contenu, au style ou au mode d'oralisation. Le slam représente, depuis le début des années 2000, la forme la plus vivace, populaire, et significativement émergente de la littérature orale. A une époque où l'éloquence politique se résume à de petites phrases, où l'éloquence religieuse ne rencontre plus son écho passé, où l'écrit, l'audio-visuel, puis Internet ont évincé de la socialité la prise de parole publique, où le mode de vie urbain, l'organisation du travail, les technologies, l'individualisation des pratiques sociales et culturelles ont fait reculer l'oralité collective, où l'imprimé littéraire et spécifiquement poétique peine à se diffuser – le slam constitue sans folklore une réactivation de la parole sociale et de la rhétorique vivante. Les slameurs sont par ailleurs volontiers prosélytes et diffuseurs de leur pratique, à travers les scènes ouvertes, les ateliers, leurs textes même. C'est, en acte, une forme d'utopie rhétorique, confiante dans les pouvoirs de la parole, en termes de transformation sociale comme de catharsis et d'expression de soi.

Le propre du slam, c'est son *dispositif* (Ortel, *Discours, image, dispositif*) mettant en relation, de façon réversible, un éthos – texte incarné, voix, corps, habitus... – et un pathos – écoute empathique, concernée. Ce dispositif fait de la scène slam un espace paradoxal, dans et hors la société, *paratopie* où s'énonce un *discours constituant* (Maingueneau, *Le discours littéraire*). La brièveté et la variété des formes, des thèmes et des manières, font d'une scène slam une œuvre collective, inégale et égalitaire. Mise en pratique de l'injonction de Lautréamont – « *La poésie doit être faite par tous. Non par un.* » – elle a pour effet de déplacer la question de la valeur, et même de la nature, esthétiques de la performance ; elle rend toute énonciation légitime, potentiellement – et même structurellement – poétique, ce qui a pour conséquence la contestation, la dissolution même de la figure de l'artiste, plus radicale que quand c'est un artiste qui la décrète. Le mouvement slam échappe, à ce stade, à la structuration des mondes de l'art, avec la division du travail, les chaînes de coopération, les ressources humaines et techniques, la propriété artistique, et un marché (Becker, *Les mondes de l'art*). La scène ouverte de slam n'est pas un spectacle, tel que le définit Debord (*Rapport sur la construction des situations*) par l'extériorité, la dépossession de soi, l'aliénation du spectateur fasciné ; au contraire, elle construit une *situation* qui induit un spectateur actif dans sa réception et possible acteur dans une énonciation future ; autant qu'une performance poétique, elle est un événement social et politique. C'est un *dispositif situationniste*, reposant sur la participation des individus, l'abolition du spectacle, la poétisation de la vie. L'auditeur y est un spectateur émancipé, confronté à un art proprement politique accomplissant le dissensus (Rancière, *Le spectateur émancipé*). En cela, la paratopie rhétorique est, indissociablement, une utopie culturelle, sociale et politique.

Mots-clefs : Slam ; scène ouverte ; dispositif ; situation ; paratopie.



## **Dimension utopique des pratiques culturelles et identitaires de jeunes ruraux du Sud du Brésil : une pensée du « vivre-ensemble » pour combattre l'exode rural**

CHAUVEAU Hélène, Géographie rurale/Agroecosystèmes, doctorante en cotutelle dans les Laboratoire Études Rurales (Université Lumière Lyon 2) et Laboratório da Agricultura Familiar (Université Fédérale du Santa-Catarina, Brésil), helenechauveau6@gmail.com

À partir d'un travail de terrain mené depuis 3 ans et d'une réflexion de doctorat déjà bien engagée, nous proposons d'amener un angle géographique, rural, culturel et brésilien au questionnement de l'utopie. Partant du constat d'une migration de départ continue des jeunes depuis les espaces ruraux du Sud du Brésil vers les grandes villes du pays (IBGE, 2010) et du présupposé d'un rôle singulier de la culture dans l'attachement à un territoire en milieu rural (Delfosse, 2003) nous analysons l'importance de la variable culturelle dans le choix de migration de jeunes ruraux (Stropasolas, 2006). Face à un manque d'accès à une production mondialisée et à l'appui maladroit des institutions existantes (politiques publiques, mouvements de la société civile, organisations communautaires), les initiatives des jeunes ruraux pour développer leurs pratiques culturelles nous intéressent. Elles reflètent leur capacité à se mobiliser et exprimer leur identité hybride, mêlant origines ethniques et culturelles variées dans cette région (nombreux descendants d'allemands, italiens et polonais arrivés au XIX<sup>ème</sup> siècle, racines açoriennes, indigènes et *caboclas*, cultures *gauchas* et *quilombolas*) et circulation accrue entre espaces. L'apport de l'approche de la géographie sur les pratiques culturelles, les identités et les territorialités est conséquente au Brésil (Dozena, 2010) et permet d'appréhender ces pratiques, avec la singularité de leur localisation sociale et géographique (l'agriculture familiale, le rural sud-brésilien). La dimension utopique se formalise autour de la volonté d'un « vivre-ensemble », de la consolidation ou de la refondation d'un lien social mis en cause par la chute démographique et la crise des modèles agricoles, menant à une ressignification forte du rural. À une époque où les villes sont souvent considérées, en particulier par les jeunes, comme des pôles culturels attractifs mais saturés, certains réinventent leurs pratiques culturelles, redéfinissant une identité paysanne qu'ils veulent voir évoluer. Le rôle de la culture est alors celui du lien entre générations et territoires, entre des identités ancrées des parents et brouillées des enfants... ou inversement. L'observation des loisirs et pratiques culturelles de ces jeunes, des initiatives qu'ils mobilisent pour les développer, permet de comprendre leur contribution au développement et à la création sociale de richesse et de valeur (Crozat et Fournier, 2005) sur leurs territoires fragilisés. Cette relocalisation de la culture jeune dans des lieux ruraux au tissu social délité est-elle utopique ? Se trouve-t-elle instrumentalisée ? Les cultures traditionnelles rurales sud-brésiliennes sont-elles menacées ou sauvées par l'hybridation que les jeunes en proposent ? La fabrique d'une identité du jeune rural aisément à cheval entre deux mondes (Carneiro, 1998) est-elle une reconstruction fantoche ou le dernier sursaut de territoires qui, mettant en place des utopies collectives (mouvement des Sans-Terre, agroécologie), donnent une place inédite à leur patrimoine culturel ? Dans la dévaluation du rural, on oublie qu'il existe encore des territoires sans internet ni route d'asphalte, où des jeunes vivent de cultures traditionnelles et rêvent des lumières de la ville ; et dans la mise en scène du rural (tourisme, reconstruction des cultures traditionnelles) on oublie que des jeunes recomposent leur pratiques pour en faire des biens à partager et créer des espaces de rencontre.

Mots clefs : pratiques culturelles – jeunes ruraux - lien social – identités hybrides – développement rural

## **La mise en patrimoine et en tourisme de la cité-jardin de Stains par Plaine Commune : remotiver l'utopie pour habiter la banlieue en crise**

DJAMENT-TRAN Géraldine, Géographie, Maître de conférences, Faculté de géographie de l'Université de Strasbourg, UMR SAGE (Sociétés, Acteurs, Gouvernement en Europe), Associée à l'EIREST (Equipe Interdisciplinaire de recherches sur le tourisme de l'université Paris 1)  
geraldine.djament@wanadoo.fr

Alors que la crise voire la fin de l'utopie est proclamée (Paquot 1996 ; Imbroscio, 1986), n'assistons-nous pas plutôt à sa reconstruction (Ainsa, 1997) et à sa transformation ? Si les pistes de l'utopie réaliste (Paquet, 1996) ou réalisable (Friedman, 1975) ont été avancées, celle de l'utopie culturelle suggère un glissement du champ du politique et/ou du scientifique au champ du culturel. Le cas de la cité-jardin de Stains nous permet de tester cette hypothèse en appréhendant la façon dont est remotivée au début du XXI<sup>e</sup> siècle une utopie urbanistique du début du XX<sup>e</sup> s. relevant du courant culturaliste (Choay, 1992).

L'utopie des cités-jardins, mouvement international lancé par le socialiste britannique E. Howard à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en réaction à l'urbanisation industrielle, a essaimé en France, à l'instigation de G. Benoît-Lévy, et notamment en Ile de France (Pouvreau et alii, 2007), où H. Sellier joue un rôle clé. A Stains, une cité-jardin a été construite sur l'emplacement de l'ancien château par les HBM du département de la Seine selon l'architecture d'E. Gonnot et G. Albenque entre 1921 et 1933. Elle porte l'utopie du droit au logement pour tous, d'une cité idéale et d'une nature mise en scène.

Depuis 2004, une remotivation de cette utopie est menée par la communauté d'agglomération Plaine Commune, qui a lancé une politique de mise en patrimoine et en tourisme de ce site inscrit depuis 1976. Une chargée de valorisation touristique a été nommée et un local intitulé « Mémoires de cité-jardin » a ouvert en 2008. Des balades urbaines et actions artistiques régulières sont organisées, transformant la cité-jardin en vitrine de la commune. Sa rénovation vient de s'achever en concertation avec l'ABF et les habitants. Face à la crise, le modèle du vivre-ensemble de la cité-jardin est réaffirmé. Inversant le stigmatisme associé à l'imaginaire de la banlieue, cette politique porteuse de l'utopie d'habiter patrimoniallement et touristiquement la banlieue érige en laboratoire urbain un quartier populaire et promeut un tourisme alternatif. Les fonctions de l'utopie consistent à recréer de la centralité, du lien social, du sentiment d'appartenance.

Cette utopie, ou plutôt cette hétérotopie (Foucault, 1967), est érigée en modèle. Stains et Plaine Commune consolident un réseau des cités-jardins d'Ile de France. Un réseau national et international s'esquisse. La cité-jardin constitue un fleuron du label Ville d'art et d'histoire décerné à l'intercommunalité fin 2013 et vient d'obtenir le prix Europa Nostra du patrimoine culturel.

Sur la base d'entretiens avec les acteurs locaux, nous interrogerons la fabrique et les limites de ce modèle et discuterons la façon dont la politique actuelle fait vivre l'utopie d'Howard et dont elle constitue elle-même une expérience utopique contemporaine, liée à la recherche d'une alternative métropolitaine par le patrimoine et le tourisme à Plaine Commune.

Nous tenterons enfin de monter en généralité, en proposant l'hypothèse selon laquelle Plaine Commune, territoire historiquement porteur de l'utopie politique d'un monde sans classe, indissociable de la gestion quotidienne du communisme municipal (Bellanger, Mischi, 2012), s'oriente aujourd'hui, sous l'égide majoritaire de communistes, mais dans un contexte de fin du communisme municipal et de quête d'alternatives (Martelli, 2014), vers une utopie culturelle portée par un militantisme patrimonial.

Mots-clés : cité-jardin, patrimoine, Plaine Commune, Stains, tourisme

## Territorialités de la samba et utopies culturelles contemporaines

DOZENA Alessandro, Professeur de Géographie, Département de Géographie, Universidade Federal do Rio Grande do Norte – UFRN, Natal – Brésil, sandozena@ufrnet.br

Actuellement, le genre musical connu sous le terme samba, est « consommé » non seulement par les brésiliens, mais aussi par les étrangers. On sait que la samba est vivante au Brésil et ailleurs, et qu'elle traverse différentes générations et frontières sociales, en s'adaptant aux changements et en se consolidant comme un élément important de la culture brésilienne, notamment après son inscription au registre du patrimoine immatériel par le Ministère de la Culture du Brésil.

Généralement, on réduit la samba à un genre musical, mais elle a été élue comme l'un des principaux symboles de l'identité nationale, au Brésil et à l'étranger. La samba est plus qu'un genre musical, car elle exprime des façons de penser, de sentir et de construire des formes privées de territorialisation urbaines. Les pratiques, les discours et les représentations des *sambistas* font passer un message anti-utilitariste, contraire à la logique productiviste; prônant l'imagination, la sensibilité, la ludicité et la transgression.

L'exemple de la ville de São Paulo montre que la samba agit comme un élément perturbateur de l'ordre établi, s'élevant contre un esprit productiviste ambiant; elle redonne une certaine magie à la vie, qu'elle rend moins routinière, moins mécanisée et moins administrée par les pouvoirs publics. Cette idée dialogue, d'une certaine façon, avec la théorie des jeux et ambiguïtés de la construction musicale des identités spatiales (CROZAT, 2015), les concepts de déviation (CERTÉAU, 1997) et de rationalités autres (SANTOS, 2002).

Une grande partie de cette philosophie est contenue dans la « culture de la samba » et se situe dans le domaine de l'oralité, hors des institutions. Car la samba est contre toute discipline et transgresse les territoires construits sur une logique fonctionnelle et bureaucratique. Dans certains cas, l'oralité peut fonctionner comme une source de déviance, en créant des résistances face aux pouvoirs établis et en luttant contre les territoires du pouvoir, de l'administration et de la bureaucratie. Toutefois, la « culture de la samba » n'est pas étrangère à la dynamique de la modernité et à celle du « marché » : elle se la « réapproprie » tous les jours, s'en inspire et la remet en cause, comme nous l'avons démontré avec l'exemple du sambista Adoniran Barbosa à São Paulo (DOZENA, 2011).

L'utopie du « monde de la samba » est aujourd'hui envisagée par le biais des liens intenses et des interactions qui existent entre les individus. Dans leur vie quotidienne, les *sambistas* peuvent passer à une distance d'objectivation; ce sont seulement des êtres humains qui subissent et jouissent des amitiés et de la capacité de la congrégation dans les villes; ce sont des idées qui sont véhiculées par la samba.

Ainsi, la samba évoque des pratiques matérielles et symboliques qui contribuent au bien-être et à introduire de l'utopie dans la plus grande ville brésilienne, São Paulo. En ce sens, il existe un « univers de la samba » qui repose sur une relation entre deux éléments appartenant à des logiques complémentaires: la ville, qui transforme la samba en un produit destiné à la consommation de masse et le quartier, réceptacle de la tradition, de la culture et producteur de liens d'appartenance et de sociabilité communautaire.

### Références

Certeau, M. de; Giard, L.; Mayol, P. (1997). *A invenção do cotidiano: morar e cozinhar*. Petrópolis: Vozes, v. 2. 376p.

Crozat, D. (2015). *Jogos e ambiguidades da construção musical das identidades espaciais*. Natal: Editora da UFRN. In Dozena, A. (dir.) (2015) *Geografia e Música: Diálogos*, pp. 13-57.

Dozena, A. (2011). *A geografia do samba na cidade de São Paulo*. São Paulo: PoliSaber, 264p.

Santos, M. (2002). *A natureza do espaço: técnica e tempo, razão e emoção*. São Paulo: EDUSP. 384p.

Mots clés: territorialités, samba, utopies, São Paulo, Brésil

## **Expériences ordinaires déçues de la grande ville et imaginaires négatifs de l'urbain généralisé - *La décroissance urbaine peut-elle figurer une nouvelle utopie ?***

FABUREL Guillaume, Professeur, Université Lyon 2, UMR Triangle, LabEx Intelligences des Mondes Urbains

GIRAULT Mathilde, Doctorante, Université Lyon 2, UMR Triangle, LabEx Intelligences des Mondes Urbains

Les expériences ordinaires déçues de la grande ville et le retour remarqué d'imaginaires négatifs de l'urbain (Salomon Cavin et Marchand, 2010) dessinent une difficulté croissante de la ville métropolitaine à créer le fameux « vivre-ensemble ». Des tables rondes citoyennes ayant réuni 40 habitant-e-s de la région Île-de-France pour mettre en lumière leurs imaginaires de la grande ville capitale, ainsi que produire une spatialisation collective de leurs visions et attentes de la région et ses devenirs, font largement cas de ce questionnement partagé sur la capacité de la ville à participer du commun (Faburel et al., 2012).

Or, les imaginaires forment un système dynamique et ouvert, par des expériences pratiques et des possibles plus ou moins revendiqués (Durand, 1968 ; Bachelard, 1974 ; Castoriadis, 1978 et Wunenburger, 2003), conditionnant en retour les pratiques spatialisées des habitants (Bédard, Augustin et Desnoilles, 2011). Mais, comment lorsqu'ils sont porteurs d'une valence négative, les imaginaires peuvent-ils être créateurs et animateurs de nouvelles constructions sociales des territoires ? Quelles alternatives (discrètes ou revendiquées, individuées ou collectives, etc.) sont-elles dès lors proposées ?

Nous postulons ici que, loin de contribuer à alimenter des récits apocalyptiques, ces imaginaires constituent le terrain idoine d'émergence d'une nouvelle utopie contemporaine. Ils participent de désinvestissements de la grande ville (physiques, psychologiques, symboliques...), libérant ainsi l'espace idéal et matériel d'autres manières d'*habiter*, à la fois critiques et subversives. Ces imaginaires participent à la formation d'un « *espace révolutionnaire émergeant* » (Jameson, 2005, trad. 2007), en réaction au modèle métropolitain dominant. « *Un état d'esprit est utopique, quand il est en désaccord avec l'état de réalité dans lequel il se produit. (...) Ces orientations qui dépassent la réalité seront désignées par nous comme utopiques quand, passant à l'action, elles tendent à ébranler, partiellement ou totalement, l'ordre de choses qui règne à ce moment.* » (Mannheim, 1929, p.63).

Non sans lien à la crise écologique, cette utopie post-urbaine qui se dessine repose sur des imaginaires concrets de la décroissance. Repartant des tables rondes citoyennes, les habitants déplorent largement l'accélération et le stress produit par la répétitivité et le temps consommé dans les mobilités quotidiennes au détriment d'une plus grande liberté dans le choix de rythmes de vie. Cette volonté de reprise de leurs modes de vie passe notamment par un souhait remarqué de ré-humanisation du quotidien, un ancrage dans des sociabilités locales (retissage de liens de réciprocité) et une écologie du proche (une nature ordinaire et ses expériences sensibles).

Dès lors, si certains chercheurs (Steinführer et Haase, 2007 ; Florentin et al., 2009 ; Baron et al., 2010 ; Roth, 2011) distinguent des catégories socio-historiques de territoires concernés par la décroissance (d'un côté les villes ouest-européennes et nord-américaines qui n'auraient pas su maîtriser les conséquences de la désindustrialisation et de la tertiarisation de l'emploi à partir des années 1970 ; de l'autre les villes postsocialistes d'Allemagne, de Pologne et d'Europe de l'Est dans les années 1990), nous considérons au contraire que la décroissance constitue une utopie concrète et globale face au système néo-libéral, son organisation métropolitaine ségrégative, mais surtout le détournement des enjeux politiques par des logiques marchandes.

Si la notion d'utopie retrouve par là même son ancrage culturaliste (critique de la société de consommation) et naturaliste (dénonciation du productivisme), elle renoue surtout avec un héritage politique par des revendications d'une démocratie plus inclusive et directe

Mots-clés : imaginaires de la ville, décroissance, utopie, commun, habiter.

## **Utopie et événements urbains**

FOURNIER Laurent Sébastien, IDEMEC UMR 7307 CNRS – Aix-Marseille-Université,  
laurent.fournier@univ-amu.fr

Cette communication entend proposer une réflexion de nature ethno-historique sur les relations qui existent entre utopie et événements urbains. Il sera question de la mise en scène de mondes imaginaires, mondes à l'envers ou pays de cocagne, dont la construction symbolique irrigue l'imaginaire social dans le temps long. Les cortèges carnavalesques et les jeux scéniques des fêtes traditionnelles figuraient déjà un discours utopique mêlant des représentations de l'ailleurs et de l'au-delà, imposant la représentation de la différence ou de l'altérité dans l'ordre du collectif. Malgré les condamnations des modernes qui ont tenté de rationaliser les fêtes populaires et de les transformer en système, il existe actuellement des formes spécifiques de renouvellement de la dimension utopique dans les événements festifs contemporains. Il s'agira, à partir de l'étude de différents exemples ethnographiques européens, de documenter les rites et les mythes qui mettent momentanément l'utopie au centre de la vie collective. Mais il s'agira aussi en même temps de critiquer les instrumentalisation récurrentes des figures festives de l'utopie : par les pouvoirs publics, par le commerce, par la religion, etc. La communication essaiera de montrer que les représentations festives de l'utopie ont toujours une dimension dialectique, puisqu'elles s'inscrivent dans le temps court d'événements qui laissent ensuite nécessairement la place au retour du quotidien. On verra aussi que la construction d'utopies événementielles éphémères nécessite un ordonnancement très strict du travail festif et une répartition des rôles qui implique de prêter attention aussi bien à la dimension du désordre qu'à celle de l'ordre.

Mots-clefs : fêtes, événements, villes, histoire, anthropologie, utopie

## **Le Patrimoine mondial, une utopie contemporaine ?**

GAUCHON Christophe, Université de Savoie-laboratoire Edytem, Pôle Montagne, Savoie Technolac, 73376 Le Bourget du Lac Cedex, Christophe.gauchon@univ-savoie.fr

« C'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix »,  
Acte constitutif de l'Unesco, 16 novembre 1945.

En 1945, les textes fondateurs de l'ONU et de l'UNESCO énoncent un projet utopique pour le monde qui sort de la guerre. La « Convention concernant la protection du patrimoine mondial culturel et naturel », adoptée en 1972, prolonge cette dimension utopique au-delà de cet immédiat après-guerre, et les textes de doctrine qui suivront la prolongent encore jusqu'aujourd'hui. À tel point que, pour le grand public, les multiples missions de l'Unesco (Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture) se sont progressivement effacées devant le programme phare que constitue le « Patrimoine mondial », devenu quasiment synonyme d'Unesco.

Dans quelle mesure cette entreprise peut-elle être qualifiée d'utopique ? Nous posons l'hypothèse qu'il s'agit d'une utopie à la fois comme un projet ambitieux pour l'humanité et comme un discours dont la tonalité vise à produire un consensus mondial sur le patrimoine ; d'une utopie universaliste, privilégiant les biens transfrontaliers, cherchant sans cesse des formes d'équilibre entre les différents continents et les différentes cultures.

Cette utopie est protéiforme et se déploie sur de multiples plans : politique, culturelle, environnementale et touristique. Mais loin de constituer un projet figé, elle se présente comme une utopie évolutive, au gré des textes de doctrine successifs qui infléchissent les stratégies, révisent les critères, perfectionnent le système pour qu'il colle au plus près au projet initial. Une utopie en action donc, qui tend aussi à produire de la connaissance et de l'appropriation du patrimoine par les populations concernées, et à promouvoir des pratiques vertueuses. Et une utopie qui finit par faire autorité sur toutes les politiques patrimoniales en imposant petit à petit des catégories telles que l'authenticité, l'intégrité...

Les textes concernant le Patrimoine mondial doivent donc être examinés dans ce sens : ils dessinent le cadre d'une gestion idéale des biens patrimoniaux, d'abord pensée sans contrainte. Jusqu'en 2007, la menace de rayer un bien de la liste était restée purement théorique ; depuis lors, elle s'est avérée, et l'utopie ne peut plus être perçue comme elle l'avait été initialement. Ces textes fondent aussi un corpus de valeurs qui caractérisent le patrimoine mondial, corpus centré sur la Valeur Universelle Exceptionnelle, pierre d'angle de toute candidature.

Certes, cette utopie n'est pas exempte de contradictions, et se heurte aux réalités de l'histoire qui en grippe parfois les rouages, par exemple lorsque les conditions amènent à inscrire un bien sur la « liste du patrimoine mondial en péril » (art. 11, § 4) ... Il n'empêche que l'attractivité du label « Patrimoine mondial » semble aujourd'hui universelle : à quoi pourra donc ressembler, à terme, l'utopie réalisée du « Patrimoine mondial » ?

## **De la ville lumière à la pénombre. Une nouvelle utopie urbaine?**

GIORDANO Emanuele, doctorant en géographie, ART-Dev UMR 5281, ema.giordy@gmail.com

Pendant de nombreux siècles la nuit urbaine a été dominée par l'obscurité. Alors que des bougies assurent une luminosité pâle à l'intérieur des maisons, l'espace public resté dominé par l'obscurité de la nuit, habité par des présences surnaturelles ou des criminels. Cette situation commence à changer à bas du XVII<sup>e</sup> siècle, avec le développement du premier système d'éclairage public, mais depuis longtemps la capacité à éclairer l'espace urbain reste limitée. Est seulement avec le passage des années, et grâce au développement des nouvelles technologies d'éclairage, que la noirceur est progressivement reléguée aux marges de la ville. Est en particulier l'introduction de l'électricité, qui ne dépend pas de forme de combustion, qui permet la progressive illumination de l'espace urbain dans le temps et l'espace. L'électricité ne seulement permet la colonisation progressive de la nuit urbaine pour partie d'un nombre croissant d'activités économiques et sociales, mais prend rapidement une valeur symbolique profonde. Dans une époque dominée par la philosophie positiviste et la confiance dans la possibilité du progrès technologique, l'éclairage électrique devient le symbole visuel de la supériorité évidente du présent sur le passé, de l'homme sur la nature. A partir de ce moment, l'utopie de la ville moderne devient dramatiquement éclairée. Les premières Expositions universelles et les villes rivalisent pour surpasser le montant des ampoules présents dans les rues, est née la légende de la Ville des Lumières. La vision de l'électricité comme le symbole de la modernité dépassé les frontières géographiques et politiques comme indiqué par les paroles de Lénine: «Le communisme, c'est les Soviets plus l'électricité».

Avec l'imposition d'une vision fonctionnaliste de la ville, l'éclairage reste au centre du projet urbain. Se modifient partialement les objectif, permettre la circulation du trafic nocturne et la sécurité, mais pas l'approche. Chaque augmentation de la quantité d'éclairage reste perçue comme une amélioration. L'éclairage devient un système pour régler visuellement et pratiquement l'espace urbain. Il devient l'outil qui permet le bon fonctionnement de la fabrique urbaine pendant la nuit.

Est seulement dans la dernière décennie que cette approche quantitative commence à être remise en question. L'excès d'éclairage, maintenant considéré comme une forme de pollution, commence à être critiqué pour une série de raisons esthétiques, environnementales et économiques. En conséquence, il est pratique désormais généralisé l'adoption des stratégies qui réduisent le niveau d'éclairage. La réintroduction de l'obscurité dans la ville semble maintenant une exigence essentiel pour pouvoir aspirer à une nouvelle utopie urbaine, celle de la ville durable. À la lumière de cette transformation, la présentation vise à réfléchir sur les causes, les raisons et les effets de ce changement en essayant de révéler ses avantages et contradictions.

Mots clés : lumière, éclairage, nuit, obscurité, ville

## Utopie et tolérance dans le politique britannique de Blair à Cameron

GRUNDY Paul, Langues et littératures anglo-saxonnes, Maître de conférences, Université de Valenciennes : laboratoire CALHISTE, paul.grundy@univ-valenciennes.fr

La tolérance, valeur phare de l'éthique multiculturelle au 21<sup>ème</sup> siècle, est tout aussi incontournable dans la littérature utopique. Destinée à protéger la diversité religieuse, la tolérance est “parmi les institutions les plus anciennes” de L'Utopie de More. Le thème réapparaît chez Bacon et Swift, et s'associe au progrès scientifique chez Wells, qui, en concevant un “Etat-Monde” unifiant races, nations et classes, prône la “tolérance universelle” (*Utopie Moderne*, 1905). Toutefois l'utopie et la tolérance sont loin d'être des complices heureux. On n'évoque pas Wells sans penser à l'eugénisme, qui reflète la veine ultra-intolérante de la pensée utopique : celle qui exige que les utopiens soient des êtres parfaits et que les non-utopiens soient éliminés.

Aujourd'hui, le discours de la tolérance est omniprésent dans le paysage politique anglo-saxon, reflétant à la fois un aspect vertueux - celui qui correspond au respect et que Voltaire a qualifié de “seul remède” pour le genre humain - et une prise de position qui “offense” (Goethe) ou domine, car celui qui tolère désapprouve l'Autre. Ne peut-on voir dans une telle équivocité un des paradoxes fondamentaux de l'utopie? Cette zone trouble semble être celle que Huxley creuse en introduisant John le “Sauvage” dans la société utopique du Meilleur des mondes, là où la tolérance vertueuse se heurte à une idéologie imposée, là où l'étranger gênant est accueilli mais condamné.

Cette intervention propose de confronter la tolérance utopique à la tolérance idéalisée de Blair, Brown et Cameron. Devenue un étendard passe-partout, la tolérance est remaniée au niveau politique pour promouvoir l'antiterrorisme et le multiculturalisme. Peut-on voir dans la protection des frontières ou la surveillance de masse une instrumentalisation de la tolérance telle que les utopies répressives l'entendent? En promouvant à la fois la tolérance et la surveillance, More ignorait l'échelle à laquelle la surveillance régnerait un jour dans son pays! En tant que diplomate, aurait-il approuvé l'espionnage numérique au G20? Dans *Utopia*, More dépeint un “respect” envers les esclaves étrangers, ceux qu'on “fait travailler un peu plus” car “ils ont une plus grande habitude de la fatigue”. Aujourd'hui en Angleterre, la tolérance économiquement intéressée s'amplifie, et serait à réévaluer dans le contexte du capitalisme du 21<sup>ème</sup> siècle.

La période abordée est aussi marquée par la guerre en Iraq. Ne peut-on voir dans celle-ci la subversion terrifiante de la tolérance évoquée dans *La Nouvelle Atlantide* de Bacon? Dans ce livre, le miracle du Don des Langues permet à des peuples d'origines diverses de comprendre la Bible et la Lettre de St. Barthélémy. Cette image de récepteurs multiples, partageant un intérêt commun pour le progrès, contraste avec l'opération menée par Blair. Ce dernier, agissant en récepteur privilégié de messages divins, a tenté d'obtenir la compréhension de son peuple en martelant un message simpliste et autoritaire : notre tolérance contre leur intolérance.

Enfin, si la tolérance - invention britannique d'après Gordon Brown, comportement que les Anglais pratiqueraient même trop, d'après Cameron - est une forte préoccupation des gouvernements en question, elle peut également être vue comme un mantra qui dépasse la sphère politique. Longtemps associée à la philosophie politique et à la question de l'autorité de l'Etat dans le domaine religieux (Locke), la tolérance est un idéal glissant que les médias propagent, que les écoles prêchent et que même la mode récupère. Devient-elle, à son tour, une utopie culturelle contemporaine? Face à cela, quelle utopie de la tolérance, à vocation critique, pourrait alors se formuler?

Mots clés : tolérance – britannique - politique - discours - multiculturalisme



## **Les avatars de la ville durable en Océanie, entre normes importées et utopies urbaines autochtones. Expériences croisées en Nouvelle-Zélande et Nouvelle-Calédonie.**

HOFFER Olivier, Agrégé de Géographie – Docteur en Géographie, Qualifié aux fonctions de Maître de Conférences en Géographie (section 23), aménagement et urbanisme (section 24), Professeur de Classe Préparatoire aux Grandes Ecoles Littéraire, Lycée Lapérouse, Nouméa, Chargé de cours à l'Université de la Nouvelle-Calédonie (UNC), Centre des Nouvelles Etudes sur le Pacifique (CNEP), UNC, olivierhoffer@yahoo.fr

Forgé au début des années 1990, le concept de ville durable s'est diffusé progressivement à l'échelle mondiale et tend à devenir de nos jours un référentiel quasi-systématique de l'action publique. L'Océanie participe à cette tendance globale, comme l'atteste le nombre croissant de municipalités ayant défini un « Agenda 21 local », parmi lesquelles des métropoles telles que Sydney ou Auckland mais également des villes de taille plus modeste comme Nouméa ou Hamilton.

Cette communication propose, au moyen d'expériences observées en Nouvelle-Zélande ainsi qu'en Nouvelle-Calédonie, d'aborder la question de l'application du concept de ville durable dans un contexte antipodéen.

Il s'agit tout d'abord de montrer comment la planification mettant en avant la durabilité urbaine peut être un vecteur d'imposition de normes exogènes éloignées des réalités culturelles locales, voire en contradiction avec celles-ci. Ainsi, la notion de compacité est souvent considérée comme une condition première de la durabilité (Theys & Emelianoff, 2011 ; Bochet, 2005). Mais sa mise en œuvre à Auckland ou dans le Grand Nouméa semble en contradiction avec le mode de vie océanien et l'idéal urbain de la majorité des résidents. De même, adapter les politiques de développement durable à l'homme et aux sociétés relève de l'évidence (Mancebo, 2008). Cependant, l'aménagement urbain présenté comme durable ne fait bien souvent que peu référence aux cultures autochtones, surtout en Nouvelle-Calédonie, où les marqueurs culturels Kanak dans l'espace public sont rares.

Il s'agit également de discuter du caractère véritablement durable de ce qui s'apparente pour l'instant à des utopies urbaines autochtones, développées parallèlement au besoin grandissant de prise en compte des communautés maories et kanak dans la gouvernance et l'aménagement urbain. Ainsi l'expression « ville océanienne » ou « ville océanienne durable » est apparue ces dernières années en Nouvelle-Calédonie pour désigner le projet d'agglomération VKP (Voh-Koné-Pouembout) en gestation dans le Nord de la Grande Terre, ou encore un éco-quartier devant être aménagé sur un ancien « squat » (quartier d'habitat spontané) de Nouméa. Mais la notion de « ville océanienne », un oxymore pour certains, reste encore à définir et à préciser (Dussy, 2012). Parallèlement en Nouvelle-Zélande, des travaux récents menés sous l'égide du *New Zealand Centre for Sustainable Cities* cherchent à définir les principes d'un design urbain maori original (Stuart & Thompson-Fawcett, 2010).

L'examen de ces avatars océaniens de la ville durable illustrent d'une certaine façon le fait que « La ville durable est un projet, un horizon, en aucun cas une réalité » (Emelianoff, 2002).

### **Bibliographie :**

Bochet, B. (2005). « Morphologie urbaine et développement durable : transformations urbaines et régulation de l'étalement », in Da Cunha, A. ; Knoepfel, P. ; Leresche, J.-P. ; Nahrath, S. (dir), *Enjeux du développement urbain durable*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.

Emelianoff, C. (2002). « Comment définir une ville durable ? », in *Villes et développement durable. Des expériences à échanger*. [www.environnement.gouv.fr/IMG/agenda21/intro/emelia.htm](http://www.environnement.gouv.fr/IMG/agenda21/intro/emelia.htm)

Mancebo, F. (2008). *Le développement durable*. Paris : Armand Colin.

Dussy, D. (2012). *Nouméa, ville océanienne ?* Paris : Karthala.

Mots clés : ville durable – ville océanienne – ville compacte – Océanie – autochtonie

## Los Angeles, contre-utopie culturelle ?

JOSEPH Charles, ATER à l'Université d'Angers, Laboratoire CRILA, Docteur en Etudes Anglophones, charlesjoseph@outlook.fr

Temple de la culture de masse, Los Angeles est la mégapole mondiale où se forment les produits culturels de consommation courante à savoir cinéma et télévision. Dès ses débuts, les investisseurs de la ville ont compris le rôle crucial de l'image dans la société en pleine mutation du début du XXe siècle et ont ainsi tout fait pour que l'industrie audio-visuelle se développe à outrance au cœur de la ville tentaculaire. Le revers de la médaille fut cependant cinglant puisque dès lors qu'Hollywood et son industrie de l'image ont pris le pas sur la ville, jusqu'à confondre le nom même de Los Angeles avec le quartier autrefois mal fréquenté d'Hollywood, la ville s'est vue affublée de qualificatifs franchement peu flatteuses telles que « trou noir intellectuel », « désert littéraire » ou encore « terre aculturelle ». Le monopole hollywoodien s'est imposé rapidement de sorte que le reste des arts se sont totalement retrouvés occultés par l'industrie cinématographique, portée aux nues par les instances officielles de la ville. Si la ville de Los Angeles est de ce fait devenue une utopie culturelle de l'industrie audio-visuelle américaine, elle est aussi devenue terre hostile aux arts annexes qui tentaient de se faire une place à côté du géant cinéma, et ce non sans peine.

Pourtant, ceux qui qualifient la ville de vide culturel sont prompts à oublier les nombreux auteurs venus à Los Angeles pour tenter leur chance dans l'industrie cinématographique, auteurs tels que Nathanael West ou encore Dorothy Parker, alors raillés et accusés de vendre leur âme au diable, ce qui ne les a pas empêchés de devenir des auteurs notoires de la littérature américaine. Mais ces auteurs ayant contribué à la culture littéraire de la ville n'ont été que de passage, auteurs éphémères comme beaucoup à Los Angeles. Qu'en est-il alors de la scène culturelle locale, faite par ceux qui vivent au quotidien face au diktat des studios de production ? De très nombreux événements sont mis en place depuis le début des années 2000 afin de célébrer Los Angeles comme une terre riche d'une culture artistique loin des salles obscures et du petit écran, une culture foisonnante qui arrive enfin à se faire voir et entendre, grâce notamment à l'outil internet mais surtout grâce à l'exposition Los Angeles 1955-1985 organisée au Centre Pompidou par Catherine Grenier en 2006. Cette validation européenne change alors toute la dynamique culturelle qui entourait alors Los Angeles qui se surprend elle-même à célébrer une palette d'artistes considérés jusqu'alors comme subsidiaires. La ville de Los Angeles, dans sa quête perpétuelle d'une nouvelle identité à laquelle s'attacher semble avoir trouvé la thématique des prochaines décennies, l'émergence de la ville comme capitale artistique mondiale incontournable, image largement appuyée lors du cycle d'expositions colossal organisé en 2011-2012 intitulé Pacific Standard Time, cycle qui sera de retour en 2016-2017. Cette communication se propose ainsi de mettre en parallèle les objectifs d'une ville qui a toujours su capitaliser sur l'image avec les tournants culturels ayant marqués l'histoire de Los Angeles. L'utopie culturelle cinématographique enracinée au plus profond de l'identité angelena est ainsi devenue à la fois une composante incontournable du mythe du rêve américain tel que les médias angelenos ont pu le (dé ?)construire, mais elle est aussi devenue la pire ennemie d'une vie culturelle locale écrasée sous le poids des écrans et des projecteurs. Un réalignement semble se profiler depuis quelques années déjà, mais est-ce que cette scène artistique en marge du monde cinématographique participe d'une volonté de la ville de reconnaître son capital culturel sous-jacent, ou bien est-ce que cette scène artistique est devenue, à son tour, un de ces emblèmes surannés à ajouter à la désormais longue liste des mythes angelenos sitôt qu'il fut découvert... ?

Mots-clés : Los Angeles, Hollywood, Arts, Identité, Pacific Standard Union

## Utopie, dystopie, uchronie : le cas de la Nouvelle-Calédonie

JOUVE Dominique, Professeur des universités, littératures française et francophone, Université de la Nouvelle-Calédonie, EA 4242 CNEP

Rencontrer l'autre autochtone, savoir comment fonder un destin partagé, définir les bases politiques, économiques culturelles d'un « destin commun » sur la terre de Nouvelle-Calédonie/Kanaky sont des questions qui ont hanté la littérature de Nouvelle-Calédonie depuis ses débuts. Les structures coloniales assignaient à chacun une place spécifique, éventuellement tempérée par les enseignements évangéliques répandus par les missionnaires catholiques et protestants. L'époque contemporaine, sous le signe des Accords de Matignon, puis de Nouméa, généralise ces questions à tout le corps social, ainsi qu'en témoigne la question passionnément débattue, encore aujourd'hui, du corps électoral. La littérature romanesque en Nouvelle-Calédonie n'est pas à l'écart de ces inquiétudes et tressaillements mais elle y fait écho de biais, par le détour de constructions narratives et imaginaires complexes où la projection vers le futur repose sur une réflexion sur l'ancestralité, le statut des forces qui habitent l'œuvre d'art, les possibilités de rencontre, et de rédemption à défaut de salut, promises par les récits. Nous prendrons comme textes d'appui les romans de Claudine Jacques *L'Âge du perroquet banane* (2003) et *Le Bouclier rouge* (2014), en tant que fils rouges pour l'analyse du rôle ambigu de l'utopie dans la littérature de la Nouvelle-Calédonie : nous interrogerons deux lieux de l'utopie culturelle : la bibliothèque, lieu public, et la collection comme lieu privé.

On pourrait croire dans *L'Âge du perroquet banane* que l'auteure regarde vers l'avant dans une démarche proche de la science-fiction, avec projection vers le futur : que se passera-t-il après le nouveau déluge, après la montée des eaux dans le Pacifique ? Que deviendront les cultures diverses, dominantes ou minorées ? Que deviendra l'humanité, la définition même de l'être humain ? La situation de chacun dans le monde du « gris » est loin d'être heureuse : les sages réfugiés dans la bibliothèque n'en sont-ils pas réduits à brûler des livres pour survivre au froid de la nuit ? Cette création clairement dystopique nous amène dans la contre-utopie ; elle ne renvoie peut-être pas seulement à un sombre avenir, mais également au passé, car la fin du roman montre ce moment où les femmes ont dû ou doivent accepter de se soumettre pour survivre. Déjà ce roman lie fortement l'interrogation sur le futur à celle sur le passé et sur le statut à donner à la culture : peut-elle nous sauver de la violence ? L'auteure fait un pas de plus avec *Le Bouclier rouge*, qui évoque la folie et la mégalomanie d'un collectionneur d'arts traditionnels du Pacifique. Jif Bigfala collectionne et inventorie, jusqu'à la démesure. Sa quête du bouclier rouge du roi légendaire Roimata l'amène à voir en lui son ancêtre, au point de mettre en scène sa propre mort selon ce que les légendes rapportent de celle de Roimata.

Si la méditation sur les objets d'art du Pacifique, leur recherche, leur description patiente et minutieuse peut apparaître comme une voie privilégiée pour aborder les cultures autochtones des insulaires océaniques, donc comme une des voies de l'utopie, ce même archéologue, homme de science et de patience, qui met au jour les restes de Roimata et de sa tribu, est envahi par l'esprit qui habite les lieux, les objets, en un mot leur magie. Le désir de connaître et de rencontrer l'Autre à travers ses productions les plus belles se heurte à la douloureuse expérience inverse : c'est l'Autre qui prend le dessus et meurtrit l'âme du conquérant.

Mots clés : Utopie, Nouvelle-Calédonie, roman, bibliothèque, collection.

## **Les festivals dits transformationnels, des "vivre-ensemble" au travail de la pensée utopique**

MUGUET Flore, EPHE, Paris, doctorante en anthropologie sous la direction de Michael HOUSEMAN, flore@muguet.com

Nous proposons l'analyse des ethnographies de *Lightning in a Bottle*, Californie (mai 2015), de *Shakti Fest*, Californie (mai 2015) et *Burning Man*, Nevada (août 2009,10,11,13,14,15) dans leurs confrontations au concept d'utopie. Ces événements contemporains sont identifiés comme festivals dits transformationnels et sont présentés comme permettant une transformation de soi et du monde dans l'idée d'une cohabitation harmonieuse de l'homme et de la nature par l'adoption d'une attitude bienfaisante qui se manifeste au travers d'actions écologiques ou humanitaires. Cette idée s'exprime au travers de nombreux termes ambigus et porteurs de non-dits tels que 'healing', 'love', 'harmony'. Rassemblant jusqu'à 70 000 personnes pour le plus fréquenté, *Burning Man*, ces festivals regroupent selon des répartitions diverses, musiques électroniques, arts, ateliers spirituels (méditation, shamanic healings, collective tapping) et pratiques corporelles (yoga, contact dance, ecstatic dance). Ils comportent pour certains des conférences/ateliers cuisine et permaculture qui font entièrement partie prenante de l'éthique de ces festivals et de leurs visées transformationnelles de soi et du monde. Ces festivals se caractérisent de manière récurrente dans la narration des participants par un vécu dit intense et de l'ordre de l'extraordinaire. C'est dans leur fonction transformationnelle que se situe leur unité car leurs principes d'organisation et leurs contenus thématiques respectifs se distinguent. Pour nous permettre de confronter nos analyses, nous distinguerons l'utopie de l'idéologie en ce que la première permet une manière alternative de penser l'exercice du pouvoir alors que la seconde impose l'adhésion à l'exercice d'un pouvoir déterminé, bien que toutes deux marquent une volonté de contestation de la réalité. Nous définissons l'utopie comme ayant pour caractéristique la production d'un projet théorique qui se veut partagé par un collectif et élaboré à la suite d'un constat d'une réalité défailante. Nous discuterons de l'assignation de chacun des festivals en tant qu'utopie explicitée en ces termes dans l'examen des assises fébriles ou solides des projets théoriques sous-jacents et respectifs des festivals. Nous rendrons compte du mécanisme de pensée utopique engendré par la participation aux événements que nous définissons comme l'exercice du fantasme sur la base d'une insatisfaction du désir. Enfin nous nous demanderons si la co-présence du monde du quotidien et de "vivre-ensemble" alternatifs, est révélatrice du mécanisme de pensée utopique qui s'exerce semble-t-il entre volonté de réalisation et impossible.

Mots clefs : Festival, Occident, Communauté, New Age, Utopie

## **Culture locale et vivre-ensemble. Entre utopie et réalité**

PENDANX Marie, Docteur en Géographie Humaine, Chercheur associé UMR ADESS, mariependanx@yahoo.fr

L'utopie du « vivre-ensemble » est au cœur des recompositions territoriales qui affectent aujourd'hui les pays landais. Elle joue par conséquent un rôle dans la fabrique contemporaine des identités collectives et de la culture locale.

Héritage d'un passé rural et agricole, le vivre-ensemble a toujours sa place dans la vie quotidienne. Autrefois sollicité dans l'entraide des travaux des champs, ce vivre-ensemble fait effectivement partie du paysage landais mais il s'est déplacé vers d'autres sphères (amicales et associatives). Il rappelle le fonctionnement de la société rurale et agricole d'antan centrée sur la communauté villageoise et participe à la construction d'une culture locale vivante et populaire. La structure associative et la structure familiale contribuent à la consolidation du vivre-ensemble et transmettent le plaisir de se retrouver de générations en générations. Pour autant, à l'heure de « l'espace mobile » et dans une société globale ouverte, ce vivre-ensemble, bien que réalité pour certains, demeure utopie pour d'autres. Autochtones et néo-arrivants ne partagent pas forcément les mêmes codes et modes de vie. Aussi, force est de constater que l'utopie du « vivre-ensemble » se retrouve dans la société locale auprès des nouveaux arrivants, venus d'ailleurs pour s'installer ici, et en quête de lien social et d'intégration. Ces derniers tentent donc de s'impliquer dans la vie locale en participant aux activités des associations, aux manifestations festives organisées. Mais le Landais demeure très hermétique à ces tentatives, préférant rester refermé sur son Ici, son monde à lui. Réaction aux volontés politiques du Département d'ouvrir ce local au reste du monde ? Utopie et politique sont effectivement associés dans l'esprit de celles et ceux qui sont attachées à leur culture locale « de peu », vivante et populaire (fêtes, bandas, rugby, basket ...) alors que les actions politiques du Département privilégient l'ouverture vers d'autres horizons (musiques amplifiées, surf ...).

Mots clés : utopie / culture locale / identité / lien social / territoire

## La ville et l'imagination: paysages post-utopiques à l'ère de la sensibilité

CRISTINA PEREIRA DA SILVA Valéria<sup>1</sup> professeur, Dr. de l'Université Fédérale de Goiás, collaboratrice de IESA-Institut de Recherche Socio-environnementale, du NUPEAT – centre de recherches et études en éducation environnementale et transdisciplinaire de l'UFG – Universidade Fédérale de Goiás, où elle travaille plus spécifiquement sur les thèmes : Géographie et Littérature, Imaginaire de la ville, Sensibilités Urbaines contemporaines, Temporalités et Post-Modernité .

FERREIRA CORCINIO JUNIOR Givaldo, historien de l'Agência Brasil Central de Comunicação (ABC) de Goiás, collaborateur de la Gestion Web Journalisme, Maître en Communication de la Faculté de Communication de l'Université Fédérale de Goiás– UFG et participant du GEIPaT – Groupe d'études transdisciplinaire sur l'imaginaire et le paysage – où il étudie les question d'identité, d'imaginaire et de religiosité.

Les changements qui ont eu lieu dans la vie urbaine et dans la ville depuis les années 1970 sont visibles et reconnus. Ils submergent la première décennie du 21<sup>ème</sup> siècle, déterminant d'une manière plus concrète la ville d'après la modernité. Selon Zukin (2000), aucun critère clair ne sépare les villes modernes des post-modernes. Notre recherche consiste donc à étudier les transformations du paysage urbain des villes de Brasília, Goiânia e Belo Horizonte (capitales brésiliennes dites planifiées) durant les derniers 20 ans, avec l'objectif de comprendre la relation existant entre le paysage, la sensibilité et l'imaginaire de la ville contemporaine. Dans cette perspective, nous allons également examiner la question de l'utopie et son acception dans la modernité et la post-modernité, et pour cela, nous examinerons premièrement le sens du mot utopie. Bauman (2007) explique que “utopie” a autant le sens de “lieu bon” que “d'absence de lieu. Eliminer le sens “ d'absence de lieu” du mot utopie devient un objectif après les différentes dystopies du 20<sup>ème</sup> siècle et l'horizon post-utopique de la post-modernité.

Parmi les caractéristiques les plus marquantes de la ville contemporaine, nous pouvons souligner la propagation de la vie urbaine et la dispersion de l'urbanité sur les territoires les plus vastes à l'échelle mondiale des espaces de métropoles: le gigantisme de la *tâche urbaine* et la perception de la ville tentaculaire sont devenus des références quotidiennes tant pour qui habite la ville que pour celui qui l'étudie. Koolhaas (2014, p. 31) pose la question de savoir si la ville contemporaine ne serait pas aujourd'hui comme les aéroports contemporains, identiques les unes aux autres partout dans le monde. Néanmoins, la marque définitive de la ville héritée de la modernité est la discontinuité, l'intervalle et le pluralisme. Une telle conjoncture exige, et ce chaque fois plus, une relecture du concept de ville, concept que nous pensions maîtriser jusqu'à aujourd'hui. Afin d'approcher la compréhension de l'utopie comme “ lieu bon” et la ville comme lieu privilégié de cette métamorphose, nous mobilisons la thèse de la perception d'une ville sensible, imaginaire culturel qui affleure en filigranes dans le contemporain.

La post-modernité fut présentée par des écoles bien distinctes comme une période dont le grand changement intervient dans la structure du sentimento, de la sensibilité. La ville à l'ère de la sensibilité est avant tout une ville conceptuelle, dans laquelle il faut agir en restant attentif aux échos du temps et à l'urgence des changements de paradigmes. Bien que l'*avenir* de la ville soit un thème d'actualité important dans la réflexion contemporaine sur l'urbanité, projeter une ville “sensibiliste” consiste autant à percevoir qu'à valoriser et donner suite aux ruptures avec la modernité qui constituent le présent.

Ces nouvelles sensibilités unissent des temporalités non-linéaires où le passé lointain rencontre les plus récentes Technologies et ses réalités fluides et fluctuantes. Comme le dit Portzamparc (1992), la ville a gagné une dimension grandiose, théâtrale, inquiétante et énigmatique, elle s'est transformée en un kaléidoscope vertigineux où les époques se condensent et qui nous impose une nouvelle logique, une poésie qui consiste aussi en une ville à déchiffrer, à inventorier mais également inventer, à créer. L'imaginaire a un rôle prépondérant dans cette réinvention des formes et des pratiques urbaines qui se répercutent aussi dans la rétention du temps linéaire, progressiste et finaliste de la modernité..

La phénoménologie de l'imagination présente dans l'oeuvre de G. Bachelard est une contribution théorique fondamentale pour notre projet, car elle présente la possibilité d'accès à des mondes non

seulement (re)narrés mais aussi des mondes nouveaux. La solidarité de l'imagination et de la mémoire aide aussi à établir de nouvelles réalités. La fonction de l'enchantement est un autre prémice de cette perspective théorique, tellement nécessaire à la vie urbaine actuelle et à ses problèmes récurrents. Ainsi, dans ce trajet non-linéaire, imagination, mémoire et enchantement sont des contenus permettant de penser la ville non comme l'utopie comprise par la modernité, mais comme une utopie à venir, c'est-à-dire de penser la ville comme réinvention, comme lieu à venir, comme topos au sens de 'lieu bon' qui pourra donner naissance à une *topophilie* et forger de l'*uchronie*.

## Utopies urbaines et villes créatives: de San Francisco aux villes d'Europe du Sud

RAZANAKOTO Pascal, Docteur en sciences économiques, Docteur en Géographie et Aménagement, Université de Toulouse, pascal.razanakoto@iae-toulouse.fr

L'utopie urbaine relève de modèles illusoire de la ville rêvée qui pourtant, trouvent aujourd'hui leur concrétisation à travers les nouvelles images et identités façonnées de certaines villes faisant références en termes de projets de ville et d'attractivité urbaine. Dans son principe, l'utopie urbaine correspond à «l'imagination sans réalité» de lieux destinés à satisfaire au mieux, les besoins matériels et moraux de l'individu, et le bonheur collectif de l'humain (*Les Phalanstères* de Fourier, *La ville idéale* de Zola, *La Cité Radieuse* de Le Corbusier). Ils s'apparentent à des villes qui se singularisent, mais qui *in fine* n'existeraient nulle part. Si l'utopie a pris forme dans les villes, ces formes urbaines à leur tour, facilitent ou complexifient les pratiques sociales, d'où la vision utopiste ou volontariste toujours inhérente à l'aménagement urbain<sup>1</sup>.

Cette étude s'inscrit dans les recherches sur les nouvelles utopies urbaines qui peuvent prendre forme dans ce qu'on désigne depuis quelques années «la ville créative». Le contexte des politiques urbaines contemporaines est celui où des décideurs municipaux, des élites urbaines et autres architectes urbains se focalisent sur le modèle ou label de ville créative comme l'idéal-type des villes contemporaines et du futur. Aujourd'hui, l'attractivité et la trajectoire des villes s'appuient sur la créativité et l'économie numérique (*Big Data*, *Open Data*) en passant par la patrimonialisation de l'urbain, et pour d'autres scénarios, l'ingénierie de la mixité spatio-sociale.

R. Florida a élaboré les principes de la ville créative par la convergence d'innovation et de création artistiques, de science et culture, de technique et de l'art, l'existence de lieux de vie créatifs et de composantes immatérielles, mais surtout avec l'émergence d'une *classe créative*<sup>2</sup>.

Le concept de ville créative fait souvent référence à San Francisco et à d'autres métropoles d'Amérique du Nord (Toronto), mais aussi maintenant à Montpellier ou Barcelone. Ainsi, de nouvelles utopies urbaines n'ont-elles pas donné lieu aujourd'hui aux réalités de ces villes d'avant-garde? La ville créative est devenue le territoire d'expérimentation, non seulement du vivre-ensemble, mais aussi désormais du bien-vivre ensemble (avec les 3T -*Talent, Technologie et Tolérance*- au sens de Florida).

Cet article reprend les résultats d'un projet de recherche comparative entamé sur les réseaux des villes du Sud de l'Europe (Barcelone, Montpellier), et des métropoles d'Amérique du Nord. Il conduit à s'interroger sur ces substantifs, à travers l'essence même de ces villes-carrefour où convergent de citoyens *mobiles, qualifiés, et interconnectés*, dotés de «Talent, Technologie et Tolérance».

Des lieux créatifs dans la ville avec ses composantes immatérielles, et l'émergence de la classe créative (et de *creative clusters* en général) complètent, et contribueraient au cercle vertueux du développement urbain<sup>3</sup>. Cependant, les faibles vertus de la ville créative dans la mixité spatio-sociale, et le zonage urbain notamment les opérations de régénération urbaine<sup>4</sup>, la difficile quête de sens des citoyens, et la complexité d'appropriation des territoires urbains invalident ces postulats dans le cas des villes étudiées.

De ces faits, cette étude tente de répondre en quoi la nouvelle utopie en terme de vision éclectique de l'urbain trouve-t-elle sa concrétisation dans la ville créative? Ensuite, la ville créative peut-elle être un modèle de réalités et de représentations de l'imaginaire collective, en somme un vecteur de l'utopie urbaine contemporaine?

---

<sup>1</sup>Rémy J., Voyé L. (1992), *La ville: vers une nouvelle définition?*, L'Harmattan, Collection "Villes et entreprises", 173p.

<sup>2</sup>Florida R. (2002), *The Creative Class: And How it's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*, New York, Basic Books.

Florida R. (2004), *Cities and Creative Class*, Londres, Routledge.

<sup>3</sup>Graeme E. (2009), «Creative Cities, Creative Spaces and Urban Policy», *Urban Studies*, 46 (5-6), mai 2009, p. 1003-1040

<sup>4</sup>Pratt A. (2009), «Urban Regeneration: from the Arts 'Feel Good' Factor to the Cultural Economy: A case study of Hoxton, London », *Urban Studies*, 46 (5-6), mai 2009, p.1042-1061



**Eduard Limonov's alternative (anti-)Utopia: *The Disciplinary Sanatorium* (1993) and *The Other Russia* (2003)**

ROGATCHEVSKI Andrei, Professor of Russian Literature and Culture, Institute of Culture and Literature, University of Tromsø, 9037 Tromsø, Norway, andrei.rogatchevski@uit.no

One could be forgiven for an impression that, ever since the failure of the Communist Utopian project, Russia has been desperately trying to turn the clock back and look for a new version of a radiant future in some sort of past. A case in point is Eduard Limonov (b. 1943), a highly controversial writer and non-parliamentary politician who holds a dual Russian and French citizenship. His 2003 book *The Other Russia*, whose title is now used for the latest reincarnation of Limonov's National Bolshevik Party (formed in 1993 to merge the ultra-right with the ultra-left and banned in 2007 for extremism), came out in several editions (most recently in 2015), 6,000 to 10,000 copies each, which is not inconsiderable for non-fiction. The book outlines Limonov's preferable social reforms which advocate a break with family responsibilities, traditional education, economic goals, urbanism and XIX-century high Russian culture, as well as abandoning the European Russian territory altogether. Instead, Limonov proposes party activism as humans' 'chief occupation'; combining creative writing lessons with military exercises, under a guru's guidance; fostering religion with Death as a possible new God; accelerated nation-building by means of special selection and intensive procreation with the help of polygamy, promiscuity and anti-abortionism; and a move to the countryside somewhere east of European Russia (Southern Siberia? Russian-speaking areas in Kazakhstan?) to establish a new civilisation of nomad warriors, Limonov's favourite society structure being armed communes with common property and common sexual partners.

Where do these suggestions originate from and how influential are they, in Russia and beyond? What do they tell us about Limonov in particular and his (potential) followers in general? What is *The Other Russia's* relation to Limonov's earlier book on a related topic, *The Disciplinary Sanatorium* (published in French as *Le grand hospice occidental*), which claims that there is no substantial difference between the equally unacceptable late/post-capitalist/industrial and the advanced socialist society, hence an alternative society should be formed? These and other questions will be addressed in my paper, hopefully suitable for the conference's political axis.

Keywords: contemporary Russia, extra-parliamentary opposition, National Bolshevik Party / The Other Russia, Eduard Limonov, regressive utopia

## **La Chapelle de la ‘Saudade’ au Uberlândia (État de Minas Gerais - Brésil) et sa mise en spectacle : les premières réflexions sur le processus de redéfinition du lieu.**

SILVA, Rene Gonçalves Serafim, Doctorant, Institut de Géographie de l’Université Fédérale d’Uberlândia (UFU-Brésil), renegoncalves\_geo@yahoo.com.br

SILVA, Vicente de Paulo da, Docteur en Géographie et Directeur de thèse dans l’Institut de Géographie de l’Université Fédérale d’Uberlândia (UFU-Brésil), vicente@ig.ufu.br

Les lieux sacrés, comme des églises et des chapelles, souffrent de tentatives consécutives de redéfinition au cours du temps en raison de plusieurs événements. Ces redéfinitions sont une caractéristique des nouvelles dynamiques de la société contemporaine. Le bassin de la rivière Araguari (État de Minas Gerais, Brésil) a été le lieu d’attaques des entrepreneurs qui ont utilisé cette rivière pour la production d’énergie. Grâce à cette option, plusieurs changements ont été perçus dans l’espace et, par conséquent, dans la vie quotidienne des gens. Dans le cas de la Chapelle de la « Saudade », situé à Uberlândia, État de Minas Gerais, au Brésil, l’arrivée d’un projet hydroélectrique dans ses environs, le barrage de la Centrale Hydroélectrique de Miranda a stimulé une série de transformations dans le territoire. Ainsi, un bâtiment du patrimoine culturel, comme la Chapelle de la « Saudade », ce patrimoine dont l’origine remonte à 1899, a changé les usages de ses espaces, n’étant plus utilisés seulement avec les fins de promotion des sacrés, mais les activités profanes, principalement comme des concerts, des ventes et des spectacles, dont le but est de promouvoir le plaisir pour les groupes de population qui sont dans des fermes près du barrage ou résidents de la ville d’Uberlândia. Cette appropriation des espaces remplit également l’objectif d’attirer l’attention des résidents, ou d’assurer leur plaisir et en promouvant l’exploitation capitaliste de ces espaces. Ainsi, notre recherche suppose que « l’arrivée de l’étranger », un terme lancé par Martins (1993), est un mouvement de redéfinition du lieu, notamment l’endroit où est la Chapelle, une fois utilisé principalement à d’autres fins. Évidemment, nous comprenons que le sacré et le profane ne sont pas dissociés dans ces espaces, puisque, selon Rosendahl (1996, p.27), la « réflexion sur le sacré consiste à considérer le profane », mais des activités déconnectés des pratiques religieuses changent des habitudes et imposent des nouvelles utilisations du lieu sacré, lui donnant un nouveau sens afin de faire son usage profane. En outre, le paysage culturel préexistant se remodèle en essayant de répondre aux nouvelles attentes des propriétaires fonciers où est la Chapelle de la « Saudade », le transformant en ce que nous appelons ici le lieu-spectacle. Le spectacle, compris de ce que le théoricien français Debord (2015) appelle la « société du spectacle », il devient une nouvelle façon de signifier la place de l’espace religieux, à savoir, sa mise en spectacle. Le but de cette recherche est donc de discuter de références sur le sacré et le profane, l’espace religieux et le lieu, au-delà de la mise en spectacle ; et promouvoir un débat fondé sur une zone spatiale où est possible voir l’apparition de phénomènes de mise en spectacle du lieu, même dans les premières étapes du processus d’enquête. La méthodologie utilisée sera l’enquête et discussion théorique, ainsi que l’observation empirique et travail de terrain descriptif, sans l’utilisation de sujets et interviews. D’autres sources, comme les données sur la Chapelle de la « Saudade » et ses événements, sacrés ou profanes, seront également utilisés pour soutenir les questions et les problématiques mises dans le projet de recherche de Doctorat. Enfin, nous pouvons considérer, mais sous une forme initiale, que le lieu religieux, au cours du temps et surtout après l’arrivée d’un projet hydroélectrique, a acquis des nouvelles dimensions et des usages, en devenant un lieu en mise du spectacle, en plus d’un lieu sacré.

### **RÉFÉRENCES**

- COSTA, C. L. As festas e o processo de modernização do território goiano. RA’E GA. O Espaço Geográfico em Análise, Curitiba, n. 16, p. 65-71, 2008.
- DEBORD, G. A sociedade do espetáculo: comentários sobre a sociedade do espetáculo. Paris: 2015.
- MARTINS, J. S. A chegada do Estranho. São Paulo: Hucitec, 1993.
- ROSENDAHL, Z. Espaço e Religião: uma abordagem geográfica. Rio de Janeiro: UERJ, NEPEC, 1996.

Mots clés : lieu ; sacré ; profane ; spectacle ; hydroélectrique.

## ***Blackjack in Black Miami* : (en)jeux politiques et toponymiques au cœur des « villes noires » de la Floride du Sud**

SMORAG Pascale, Maître de conférences en civilisation américaine (11<sup>e</sup> section), Université de Bourgogne-Franche-Comté, EA 3224 CRIT Besançon, psmorag@univ-fcomte.fr

L'acte toponymique est par essence celui d'une projection. Il accompagne en effet la naissance de lieux de vie communautaire, qu'il s'agisse de quartiers, de résidences immobilières, de commerces et de tous ces lieux habités ou fréquentés par des communautés humaines. Qu'ils soient politiques, promoteurs ou citoyens, les acteurs de la dénomination prennent alors un soin particulier à promouvoir l'attractivité de ces espaces : du choix des toponymes dépendront les repères culturels et mentaux auxquels se rattacheront leurs futurs occupants. Idéalement conçus, ces lieux pourtant parfois (souvent ?) déçoivent, laissant croire qu'ils ne furent nourris que d'utopies urbaines ou d'intentions purement mercantiles.

Le cas de la communauté noire de Miami est à ce sujet fort parlant, puisque cette population fut, et reste cantonnée dans des quartiers conçus comme d'utopiques (?) villes libres, telles *Liberty City*, fondée en 1937 pour mettre les noirs « à l'abri » des affrontements raciaux. À ces conflits devenus multi-ethniques depuis les arrivées massives de Cubains s'ajoutent les rivalités internes à la communauté noire, opposant la misère des Afro-Américains à la réussite sociale et économique de nombreux Haïtiens et Jamaïquains, comme en témoignent les critiques envers une *Little Haiti* décriée comme un lieu touristique à l'identité usurpée et par là-même utopique.

À Miami, la majorité des noirs vivent à l'ouest du tracé du chemin de fer, ligne de partage héritée des pratiques ségrégationnistes. Ils s'y installèrent dès la fin du XIX<sup>e</sup> s., plus précisément dans l'enclave de *Colored Town* (l'actuelle *Overtown*, située en dessous de l'*Overpass* où se croisent trois axes autoroutiers) et à *Coconut Grove*, loin des quartiers blancs qui leur sont interdits. Les folles années du jazz attirèrent à Overtown des publics de tous horizons : le « contact » entre les races semblait renoué et l'on se mit à croire en une possible cohabitation. Mais sous l'effet de la Grande dépression, le quartier bientôt s'étiola. Pour éviter toute friction, urbanistes et politiques envisagent alors de déplacer la population noire de *Colored Town* vers trois « villes modèles noires » ou « colonies nègres ». Sorte de *Black Removal Act*, cette politique de *Negro Resettlement Plan* prévoit alors un monde « idéal », ou du moins est-il annoncé comme tel, puisqu'inspiré de la très apaisante doctrine du « *separate but equal* ».

Qu'en est-il aujourd'hui ? Puisque la « séparation » dans les faits perdure, même dans le cas de la bourgeoisie noire cantonnée à *Brownsville* surnommée *Model City*, un idéal culturel semble prendre le relais. L'appartenance communautaire est mise en avant, comme avec ces écoles honorant la mémoire de grands hommes (*MLK Elementary School* ou *W.E.B. Dubois High School*). Cherche-t-on, par ce geste politique, à ancrer la communauté noire sur une terre que l'on reconnaît être la sienne, en lui assurant une légitimité territoriale ? L'incite-t-on à s'y investir autrement qu'en violence ou en commerce illicite (ainsi voit-on des superettes de quartier s'appeler *Malxom X Market* ou *Obama Market*) ? En assurant la pérennité, en quelque sorte, de l'expérience noire, se fait-on pardonner les fautes passées, celles de l'esclavage comme celles de la ségrégation ? On pourrait à juste titre se demander s'il est utopique de penser que l'acte toponymique participe d'un *mea culpa* national redonnant aux populations noires une emprise sur leur territoire, ainsi qu'un ascendant sur leur destinée\*.

Pour répondre à ces questions, la réflexion portera ici sur les motivations politiques et culturelles qui influencent la gestion des « villes noires » de Miami. Elle s'interrogera tout particulièrement sur l'adéquation entre les toponymes, consensuels et identitaires, et la réalité quotidienne des territoires « pratiqués » par la communauté noire de Miami, ainsi que sur un (im)possible « vivre ensemble » dans cette métropole du Sud de la Floride.

\* à l'heure où j'écris cette proposition, on parle en France de rebaptiser le quartier de *La Négrresse* à Biarritz.

Mots clefs : Afro-Américains, Miami, toponymie, politiques urbaines, territoires urbains

## **Utopia Hijacked? The Utopian Dimension of Contemporary Russian Nation-building**

STEINHOLT Yngvar B., Associate Professor in Russian, Institute of Culture and Literature, University of Tromsø, 9037 Tromsø, Norway, yngvar.steinholt@uit.no

Contemporary Russia appears to be entering yet another phase where alternative voices and views have been successfully subdued and muted. The parliamentary opposition has been successfully neutralised. The annexation of Crimea and the developments in Ukraine have been accompanied by a de-facto capitulation of the extra-parliamentary Russian opposition. The strengthening of relations between the Kremlin and the Russian Orthodox Church has enabled an official rhetoric which reinforces religious morals and ethnicity as norms of Russian national identity. Dissent is increasingly being regarded as a form of treason, which enables an efficient silencing of critical voices. The result of these developments is a cultural chill which threatens to mute alternative visions and voices, creative initiatives and humorous responses.

Throughout history, Russia has repeatedly undergone phases when culture has been subdued and oppressed. The ability of culture to bounce back by utilising utopian concepts has been undermined by the role played by utopianism in the discourse of authoritative power. Not only the Soviet experiment, but also Nicholas I's (1825-55) Official Nationality shows a number of resemblance points to the current Russian nation-building. Of particular relevance here is Russian Orthodoxy with its focus on Russian ethnicity and Russia's Messianic role. The church contributes actively to the Kremlin's restorative geopolitics, envisioning a return of Russia to regional domination in the former Soviet space. A cultural and political movement of the 1990s, semi-utopian or mock-utopian in orientation, have also made considerable contributions to the current project of nation-building: the controversial author Eduard Limonov's and the self-declared philosopher Alexandr Dugin's National Bolshevik Party (NBP, 1994-2005). Since banned and re-formed as the opposition party *Drugaia Rossiia*, the NBPs original provocative and paradox-ridden agenda for restoring Russian greatness has since seen limited implementation by the Kremlin, where Dugin now enjoys the status of advisor. Dugin's backward-looking utopia has proven itself capable of attracting sustainable attention from the Russian government. In the light of this extraordinary blend of nationalist ideologies and religion, the recent term 'The Russian World' could be said to reflect the latest incarnation of Russian authoritarian utopianism.

Hopefully, it will only be a matter of time before alternative cultural utopias can successfully challenge the official discourse. In the meantime, faced with the ensuing silence and absence of alternative viewpoints, if we wish to understand which form such alternative cultural utopias may take and where they may come from, our investigation must first be directed towards the officially endorsed culture and media discourses. The possibilities of new cultural utopias in Russia will have to form an answer to the recent incarnation of officially endorsed Russian national identity and its blend of religion, traditional values, ethnic stereotyping and national patriotism. If what indeed is happening in front of our eyes is yet another Russian realisation of a Utopia - could there be specific link between Russian identity and utopian practices?

Keywords: Contemporary Russia, cultural utopia, nation-building, authoritarianism, power-discourse